

## FEMME PIEUSE, FEMME SACRÉE

par André MAINDRON (Poitiers)

Au premier colloque Yourcenar, en 1984, à Valence, Yves Alain Favre traitait déjà du “sacré dans l’œuvre de Marguerite Yourcenar”<sup>[1]</sup>. Et il utilisait fort justement pour le définir une expression des *Yeux ouverts* : “le sentiment de l’immense invisible et de l’immense incompréhensible qui nous entoure”<sup>[2]</sup>. C’est dans cette perspective que je me propose d’analyser un point toujours délicat, toujours controversé : celui de la figuration de la femme chez Yourcenar. Et le terme “figuration” suppose très clairement que nous nous situons d’abord dans le domaine du visible; du concret. Voilà pourquoi je ne traiterai pas ici, comme ailleurs<sup>[3]</sup>, de personnages fictifs ; mais de la mère selon la chair, la Fernande de *Souvenirs pieux* ; et de la mère selon l’esprit, appelée Monique dans le même ouvrage, Jeanne dans *Quoi ? L’Éternité*<sup>[4]</sup>. Ont-elles incarné, peuvent-elles symboliser, sans les caricaturer, femme pieuse et femme sacrée ? La réponse à cette question me semble tenir dans cet ancrage du sacré dans le concret. Il ne manque pas de raisons. Mais ce sont précisément ces raisons que vous attendez.

Le concret, la réalité, pour ces femmes comme pour tout être humain, se trouve naturellement d’abord dans cette sorte de *vie antérieure* que constitue la période de formation de l’individu. Car la grande question “Quel était votre visage avant que votre père et votre mère se fussent

---

[1] *Marguerite Yourcenar*, actes du colloque international de Valencia, Espagne, 1984, universitat de Valencia, 1986, pp. 73-81.

[2] *Les Yeux ouverts*, le Centurion, 1980, p. 41.

[3] Cf. S.I.E.Y., Bulletin n° 9, *La scène mythique*, 1991, “La Femme et la mort”, pp. 73-85 et Quaderni della società letteraria di Verona, Cierre edizioni, 1991, pp. 51-58.

[4] Editions utilisées : Gallimard, 1974, pour *Souvenirs pieux* (en abrégé : S.P.), 1977, pour *Archives du Nord* (A.N.), 1988, pour *Quoi ? L’Éternité* (Q.E.). La graphie de Yourcenar, parfois discutable, est respectée dans les citations. Devant cette incontestable double filiation, que penser de la théorie de Béatrice Didier selon qui il y aurait identification à la mère dès que la narratrice “interprète à plein le rôle maternel de voix qui raconte” (*La Vie de Marianne, essai sur Marivaux*, Corti, 1987)? Et la “voix qui raconte” de Michel ?

rencontrés ?”<sup>[5]</sup> conduit à la limite de l’inexprimable. Suivons la démarche de Yourcenar elle-même : “Pour l’instant, ce sont moins les personnages qui comptent que l’arrière-plan et le cadre” (Q.E., p. 84). Fille de parents “bons catholiques, tels que ceux-ci se définissent sous la longue papauté de Pie IX” (S.P., p. 103)<sup>[6]</sup>, Fernande est ainsi déterminée par un milieu où “l’instruction religieuse et les connaissances théologiques sont au plus bas”. Les hommes y accomplissent, certes, sans rechigner, leur “devoirs religieux”, mais sur fond d’“indifférence” ou de “scepticisme”. Les femmes y sont “plus constamment sensibles à la douceur de prier” (S.P., p. 103) ; peut-être parce qu’elles ont un modèle humain, la sainte Vierge, “la plus chère, la plus continuellement invoquée des figures célestes” (p. 105). Or celle qui élève Fernande, dont la mère a disparu alors qu’elle n’avait que 14 mois, c’est “Mademoiselle Fraulein”, la gouvernante allemande, “personne austère” (p. 13), dont Fernande ne saura trop, une fois mariée, si elle doit se réjouir d’avoir échappé à l’empire “pieux et quelque peu terne” ou regretter “la raison, la vertu, la paix, et une sorte de calme douceur de vivre” (p. 14).

Mais la Fernande dont je parle n’en est encore qu’“aux années de Suardée” (p. 231), c’est-à-dire, “Dieu merci, avant l’âge des fausses timidités et des coquetteries” ; à ce temps de la vie où l’oncle Octave s’interroge sur l’enfant à qui il donne une leçon : “A-t-elle compris ? Est-elle du petit nombre d’êtres qu’on peut instruire ou former ?” (p. 232). Redoutable interrogation à laquelle, très tôt, la vie va apporter une réponse définitive. En apparence, la vie, pour une jeune personne de bonne famille, c’est la pension avant le mariage. Or, “élève exemplaire” pendant quelques années, Fernande n’y restera guère, suite à une “chute verticale” de ses résultats (p. 237). Et déjà, devant une photo de famille datant de cette époque, Yourcenar ose écrire : “On n’a pas besoin de boule de cristal pour prévoir le destin de ces quatre personnes : il est inscrit là” (p. 241). Qu’est-ce à dire ? sinon que Fernande ne se distingue en rien “des filles de village ou des petites ouvrières de Charleroi avec lesquelles elle ne fraye pas. Elle n’est comme elles que chair tiède et douce”. Et tombe comme un couperet la réponse à l’interrogation de l’oncle Octave : “son caractère n’est pas formé” (p. 243). Charitable euphémisme<sup>[7]</sup>.

---

[5] Le koan zen placé en exergue de *Souvenirs pieux*.

[6] Giovanni Ferretti, 1792-1878, pape à partir de 1846.

[7] Yourcenar reprend ici l’appréciation des religieuses (S.P., p. 240).

Derrière cette photo de Fernande adolescente, Yourcenar aperçoit en effet “les hardies filles en braies rayées”, ses ancêtres, ou encore “Blanche de Namur” épouse “fort libre” d’un viril nordique “surnommé le Baiseur”(S.P., p. 242). Voilà des caractères ! Or Fernande, décidemment, n’est pas de cette trempe. Elle lit “tout ce qui lui tombe sous la main”, c’est-à-dire un peu n’importe quoi (p. 257) ; elle pianote. Et les mois succèdent aux mois dans une uniforme fadeur. Elle ne fait “que piétin[er], ou dans[er] sur place” (p. 263). Alors elle voyage ; en Allemagne, ce pays de “cœurs purs”, sous l’égide de la toujours pure Fräulein ; et s’y consume encore en “rêvasseries” (p. 265) à la seule et coupable exception, qu’elle se devra de confesser un jour à son peu chaste époux, d’ “un baiser” (p. 267) échangé avec un blond Siegfried. Existence passive, quasi végétative, d’une plante empotée, s’étiolant dans l’ennui et les frustrations lancinantes. Par quelle force autre que biologique la jeune fille avait-elle pu se montrer susceptible “d’un engouement, ce qui revient à dire d’un amour” (p. 237) – puis d’un autre, précisément, dit Yourcenar, “dans [une] atmosphère de serre chaude” (p.262) ?

C’est d’un être d’une tout autre envergure, et comme d’une autre nature que celle que, pour simplifier, je ne nommerai que Jeanne – encore qu’on doive aussi l’appeler Diotime<sup>[8]</sup>. D’une beauté qui “coupe le souffle”, Jeanne est en outre “protestante” (S.P., p. 238, T., p. 218). Elle incarne déjà, comme plus tard “l’amie américaine” de Yourcenar, amie “d’ailleurs étrangère à toute religion quelle qu’elle fût, [...] cette intégrité sans faille, cette absence de tous faux-fuyants, ce respect de la dignité des êtres, qui sont souvent”, dit Yourcenar dans *Les Yeux ouverts* (p. 37), “plus que des vertus catholiques, des vertus protestantes”. Et déjà se dessine, bien qu’attirées l’une par l’autre, la différence entre les deux jeunes filles. Pour Fernande, “la religion était surtout faite d’une série de cierges allumés, d’autels fleuris, d’images pieuses et de scapulaires” (S.P., p. 238). Jeanne, d’une autre “race d’âme” (Q.E., p. 80), se distinguait par sa “ferveur contenue” : elle “aimait Dieu”<sup>[9]</sup>. Et, ajoute Yourcenar, “Elle était d’autre part moins portée aux scrupules que ces jeunes filles habituées au confessionnal et au compte strict de leurs petits péchés” (S.P., p. 238).

[8] *Le Temps, ce grand sculpteur*, Gallimard, 1983, pp. 217-224 (en abrégé : T.). Texte de 1929.

[9] “Jeanne en parle peu, mais on sent qu’elle le respire et l’exhale comme l’air même de sa vie” (Q.E., pp. 131-132). Cf. aussi toute la page 157 et cette notation : “cet amour de charité, c’est encore l’amour de Dieu”.

## Femme pieuse, femme sacrée

Ce parallèle de *Souvenirs pieux* est repris dans *Quoi ? L'Éternité*; parallèle si favorable à “la belle Hollandaise” que Yourcenar, qui n'écrivait cet adjectif qu'avec une minuscule profane dans le premier ouvrage (p. 281), la sacralise dans le second (p. 82) d'une majuscule. “Ferveurs extérieures” chez Fernande, dans lesquelles se glissent “quelque élément de roman pieux et de pathétique” et, logiquement, des “Vierges parfois peintes et parées comme celles d'Espagne”. A ce pluriel concret, ou peut-être “d'obscurcissement”, comme l'analysait Cressot<sup>[10]</sup>, s'oppose avec le défini “d'emphase”<sup>[11]</sup>, au singulier toujours, “la ferveur contenue” de *Souvenirs pieux* métamorphosée ici en “ferveur nue” ; de même, et à propos de cette même ferveur, qu'au passé simple relativisé par un adverbe, Fernande “s'étonna sûrement”, est substitué un présent qui ne laisse plus la moindre place au moindre doute : elle s' “étonne”.

Dans l'un et l'autre livres, Yourcenar se croit tenue de se demander quelle fut “la part de sensualité qui a pu se mêler à cet amour. Mais la question en elle-même est oiseuse”, ajoute-t-elle immédiatement : “toutes nos passions sont sensuelles” (S.P., p. 239). Après quoi pourtant, dans *Souvenirs pieux* elle se lance dans des considérations détaillées sur “l'époque”, sur “le milieu” et sur “l'espèce” ; pour en arriver, au terme d'une grande page, à cette belle conclusion : “autant vaudrait se demander jusqu'à quel point la brise a pu pousser deux fleurs l'une vers l'autre” (p. 240). Une fois de plus, *Quoi ? L'Éternité* se montre moins nuancé, moins dubitatif et, exceptionnellement, plus concis. De sorte que l'interrogation première sur l'éventualité de l'acte a cédé la place à une interrogation sur la qualité de cet acte ; ou, comme le dit Yourcenar, sur le “preuve d'une pareille illumination des sens” (p. 83), possible, sinon toujours assuré “point de rencontre du secret et du sacré”, selon Hadrien<sup>[12]</sup>. Mis en présence de Jeanne, et indépendamment de leur âge et de leur sexe différents, Fernande et Michel auront connu le même “émoi” (Q.E., p. 116), ils auront subi, et avec quelle allégresse, le même “charme d'une nature ardente unie à un comportement calme” (S.P., p. 238).

Seulement, on le sait, ce n'est pas à faire la connaissance de Jeanne que Michel a été convié par la douairière marieuse, lors des fêtes de Pâques 1900, à Ostende. C'est donc Fernande qu'il épouse, le 8 novembre (S.P., p. 281). Et ce n'est que ce matin-là qu'il découvre,

[10] Marcel CRESSOT, *Le Style et ses techniques*, P.U.F., 1947, éd. de 1951, p. 69.

[11] *Id.*, p. 86.

[12] *Mémoires d'Hadrien*, in *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 296.

ébloui, son unique demoiselle d'honneur. Trop tard. Trop tôt. La vie de Fernande, désormais, n'est plus qu'un "voyage de noces précédé d'une longue promenade pré-nuptiale" de seulement, ou "peu s'en faut, mille jours" (p. 287). Mille jours où Michel, par discrétion autant que par délicatesse, évite soigneusement de conduire leurs pas dans les lieux qui l'ont vu au bras d'autres femmes, légitimes ou non. Hongrie et Ukraine, Angleterre, Hollande et Danemark ainsi exclus de leur périple, de même que l'Espagne, qui "ne les attire pas", ils font "et refont sans se lasser une sorte de circuit saisonnier" qui se limite, pour l'essentiel, aux pays de la Mitteleuropa. Rien de médiocre, sans doute, rien de profond, non plus, dans cette existence oisive. "Leur but est avant tout la douceur de vivre" (p. 288). Dans le monde qu'ils fréquentent, "leur culture [...] les isole". Et pourtant chez eux culture rime avec "désinvolture" : ils ne sont pas même "des amateurs éclairés" (p. 289). Mais les "centaines de photographies" prises par Michel (p. 291) attestent qu'ils ont dû connaître de nombreux moments "d'intimité tendre" (p. 293).

Ce qui est certes appréciable ; mais qui ne suffit manifestement pas à combler une femme que le spleen a rongée jusqu'à l'âge de 28 ans. D'"imperceptibles accroc"s succèdent aux "agacements" (p. 293), à la "négligence" (p. 19), des irritations. "Il semble", écrit Yourcenar, "que Fernande, comme alors tant de femmes, hébergeât en soi une Hedda Gabler crispée et blessée" (p. 293). Or l'héroïne du drame d'Ibsen<sup>[13]</sup> a été déçue par la médiocrité de celui qu'elle a choisi d'épouser, de préférence à un homme plus brillant. On est un peu surpris de la comparaison. Ailleurs, toujours dans *Souvenirs Pieux*, c'est à une fée que Fernande est comparée ; "et rien n'est plus insupportable, à en croire les contes, que de vivre avec une fée", ajoute Yourcenar (p. 19). Rien, sinon peut-être le fait de se piquer en prenant conscience de son inconscience.

Et chacun alors, communément, de s'imaginer se sauver quand il ne fait que se fuir. Fuite dans la musique de Wagner, pour l'une, la promenade "cynique au vrai sens du mot" (p. 294), pour l'autre. Fuite des réalités chez Fernande, qui nous intéresse principalement, Fernande qui, c'est révélateur, "est myope et se dit ravie de l'être" (p. 293). Fuite des inévitables ou trop simplement évitables problèmes conjugaux dans la conception d'un enfant, puisqu' "une femme mariée se devait de désirer être mère comme elle se devait d'aimer son mari et de pratiquer les arts

[13] Henrik Ibsen (1828-1906), *Hedda Gabler*, 1890. Mais c'est la Nora ("femme enfant"? "femme incomprise" ?) de *la Maison de poupée* qui est évoquée à propos de Jeanne (Q.E., p. 87).

## Femme pieuse, femme sacrée

d'agrément" (p. 22). Idée reçue à laquelle correspond chez Michel le "principe qu'une femme qui veut un enfant a le droit d'en avoir un" (p.20). L'image séculaire de la femme vierge et mère, chez les bonnes catholiques, ne s'est-elle pas trouvée restaurée par le dogme de l'Immaculée conception, précisément défini par le pape Pie IX, le 8 décembre 1854 ?

Mais ce dogme, on le sait, est un de ceux qui ont accru les dissensions entre catholiques et protestants ; de même, plus généralement, que le culte marial. Le séjour de la protestante Jeanne chez les dames du Sacré-cœur de Bruxelles, "pour donner le dernier poli à son éducation et à son français" (SP., p. 238)<sup>[14]</sup>, ne l'a manifestement pas conduite à *intérieuriser*, comme disent les directeurs de conscience d'aujourd'hui, l'idée qu'elle doit pieusement se conserver pour celui que, de toute éternité, l'éternel lui a destiné. "Ferveur nue", écrivait Yourcenar. C'est de cette même ferveur littéralement ingénue, de cette même naturelle communion avec la nature que témoigne la page de *Quoi ? L'Eternité* où Jeanne, dans l'île de Texel, en pleine nuit, sur la dune, seule avec Johann Karl, "sans en passer par les petites décences et les petites indécences des vêtements qui s'ouvrent et qui tombent [...] répond simplement au désir par le désir" (p. 89). De retour à La Haye et au grand jour, subsiste seul "un tabou de langage" qui "empêche qu'on ne parle de ces choses à une mère". Cependant que les corps de Johann Karl et de Jeanne "goûtent paisiblement le fait d'exister".

Ce n'est pas Johann Karl, on le sait aussi, que Jeanne épouse. Mais, dit Yourcenar, "il l'a déniaisée de ce fond de crédule innocence, si vite amassé dans le cerveau d'une fille de mère pieuse au sein d'une société compassée" (p. 102). Désormais, à propos d'Egon, c'est d'amour que Yourcenar parle, de "ce mot maintenant aussi pollué que l'océan, aussi inefficace que le mot Dieu". Se souvient-elle qu'elle a écrit, un bon demi-siècle plus tôt : "Quand Diotime se charge d'expliquer Dieu aux convives du *Banquet*, elle ne condamne aucune forme de la passion humaine, elle tente seulement d'y joindre l'infini" (T., p. 221) ? Jeanne n'obéit pas à un dogme, quelque modernisé qu'il soit, elle se conforme à une sorte de religion naturelle qui naturellement doit la conduire à "l'immense invisible".

---

[14] On aura remarqué qu'il n'est plus question de son éducation dans *Quoi ? L'Eternité*, p. 81.

Quoi de plus concret, de plus passionnellement humain que l'existence de Jeanne avec Egon ? Mais "leur rencontre fournit à leurs vies un sens et un centre" ; mais, sinon pour lui, du moins "pour elle, le cœur, les sens et l'âme sont entrés en jeu ensemble". (Q.E., p. 102). Et Diotime est de ces "âmes qui nous font croire que l'âme existe" (T., p.217). De sorte que, dans la première époque, à jamais marquante, de leur relation au moins, "tout prend pour eux une qualité de fraîcheur et de simplicité magique, comme à l'aube des temps". Egon est devenu un "jeune dieu" par la grâce duquel Jeanne éprouve "une peur quasi sacrée, venue du fond des temps" (Q.E., p. 104). Avec lui elle se sent la force de sceller un pacte qui l'engage définitivement ; car "comment ne pas vouloir continuer à vivre avec quelqu'un, lorsqu'on s'est si longtemps tus ensemble" ? (p. 106). Au romantisme guimauve, "aux dévotions quelque peu sirupeuses" (p. 81) dans lesquelles se complaît puis insensiblement et rapidement se dissout Fernande, s'oppose, "comme l'eau qui coule" à l'eau stagnante, et nonobstant "ce rien d'indolence créole qui est l'un de ses charmes" (p. 87), la naturelle et comme "infinie" (Q.E., p. 101, T., p.219) disponibilité de son amie d'enfance Jeanne. C'est pourquoi, femme – et non fée – "d'une perfection presque idéale"<sup>[15]</sup>, Jeanne "appartient surtout, de plus en plus, à cette église invisible, sans vocable et sans dogmes, où communient toutes les sincérités" (T., p. 218).

"La sottise avait des côtés de sainte", écrit charitablement encore Yourcenar à propos de Fräulein (S.P., p. 252). Est-ce manquer à la lucidité, que la charité n'aime guère rencontrer nue, que de se demander si cette phrase ne s'appliquerait pas aussi bien à la non moins pieuse Fernande ? Les analystes ont suffisamment glosé sur le titre de la première partie de *Souvenirs pieux*, "L'accouchement", quand elle traite surtout d'un enterrement. Un enterrement, sous forme d'exorcisme par la littérature, de ce que Yourcenar appelle "ces pieux déchets" de la vie de Fernande. Comme un cercueil, cette première partie se clôt sur une phrase aphoristique traitant du "peu qu'est cette individualité humaine" (p. 59). Vérité universelle, certes. Dont n'accouche l'esprit, comme bien souvent, qu'à partir d'une expérience personnelle. La grossesse de Fernande a bien été la "croix qu'une femme pieuse et sachant ses devoirs port[e] avec résignation" (p. 22). Son agonie, "ses souffrances, qui durent être atroces" (p. 44) pendant dix jours, est l'ultime grâce, qui lui est accordée par le dieu "infiniment bon, infiniment aimable"<sup>[16]</sup> du catéchisme, de connaître la passion, comme il est dit dans l'*Évangile* de Matthieu, dans

---

[15] Entretien à France Culture, le 21 novembre 1977.

[16] Paroles de l'acte de contrition.

## *Femme pieuse, femme sacrée*

“la tristesse et l’angoisse”. C’est alors que, selon l’évangéliste, le Christ à Gethsémani s’écrie : “Mon âme est triste jusqu’à la mort ; restez ici et veillez avec moi”<sup>[17]</sup>.

Le “pieux trésor” constitué des “reliques” de “martyrs” (S.P., p. 36), apporté dans sa chambre par un jeune moine, ne produit aucun effet “miraculeux” sur Fernande. Inexorablement sa fin approche, dont à certains “moments” (p. 43) parfois elle prend conscience. A l’atmosphère de dolorisme dans laquelle Fernande a été élevée et a vécu, ce dolorisme qui enseigne qu’il n’est pas de plus grande preuve d’amour que de “donner sa vie pour ses brebis”<sup>[18]</sup>, fait écho, tout logiquement, “rabâchée” plus tard par sainte Fräulein, la dernière “recommandation” de Fernande à son mari que Michel, on le sait, ne “transmit jamais” à sa fille : “Si la petite a jamais envie de se faire religieuse, qu’on ne l’en empêche pas” (S.P., p. 43). Dans la page qui suit, Yourcenar analyse les dernières paroles de sa mère crucifiée. Étaient-elles seulement un ultime témoignage de “la piété qu’admirait Fraulein” (p. 44) ? Il ne le lui semble pas. Là encore, l’appréhension du destin la pousse à faire retour aux origines ; et elle revient à la “première jeunesse” de sa mère, “traversée des rêveries et des élans sentimentaux” qu’on connaît ; pour en déduire : “Fernande tâchait d’entrebaïller pour la petite fille la seule porte, connue d’elle, qui menât [...] vers la seule transcendance dont elle sût le nom”.

L’*élévation* finale de Fernande ne change pas, pour autant, l’opinion que Yourcenar se fait de la relation mère-fille. Elisabeth Badinter, en 1980, a fait quelque bruit avec un ouvrage intitulé *L’Amour en plus* et sous-titré : “Histoire de l’amour maternel, 17e-20e siècles”<sup>[19]</sup>. Elle ne faisait que développer, en près de 400 pages, les quelques alinéas de *Souvenirs pieux* où Yourcenar, d’une part met en doute ce qu’il est convenu d’appeler “l’instinct maternel” (p. 22) ; d’autre part et surtout “[s]’inscri[t] en faux contre l’assertion, souvent entendue, que la perte prématurée d’une mère est toujours un désastre, ou qu’un enfant privé de la sienne [on aura noté le masculin] éprouve toute sa vie le sentiment d’un manque et la nostalgie de l’absente” (p. 55). Quelque “sympathie” (p. 56) que Yourcenar se découvre plus tard pour sa mère, celle-ci ne lui semble pas pour autant avoir été de ces natures ardentes et riches

---

[17] Matthieu, 26 : 38.

[18] Jean, 10 : 11.

[19] Flammarion. Cf. sur un sujet très proche le récent ouvrage de Michèle Benhaïm, *La Folie des mères, j’ai tué mon enfant*, Imago, 1992.

auxquelles va sa prédilection. De la fin de la pauvre Fernande elle eût pu écrire, comme Baudelaire de celle des pauvres :

C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;  
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir [...]

Il en va tout autrement de ses sentiments à l'égard de Jeanne. C'est d'elle, sa vraie mère, que Yourcenar écrit, dans *Quoi ? L'Eternité* : "Je serais sans doute très différente de ce que je suis, si Jeanne à distance ne m'avait formée" (p. 253). C'est pour elle, et pour elle seule qu'est éprouvé le respect qui va à la "femme trop parfaite". C'est à son exemple encore que la jeune fille développe "un besoin inné, [...] un souci passionné d'être chaque jour un peu meilleure qu'hier". Cinquante pages plus loin, Yourcenar atteste encore de cette filiation-là, à ses yeux indiscutable : "Je n'étais pas [...] la fille de Fernande [...]. J'étais davantage la fille de Jeanne, de celle qui s'était promis de veiller sur moi dès ma naissance, et que Michel, en dépit de toutes ses rancœurs, n'avait cessé de me proposer comme une image parfaite de la femme" (p. 304).

Ma lecture rejoint naturellement ici celle que Loredana Primozych avait proposée, dans une autre perspective, à Anvers, on s'en souvient peut-être<sup>[20]</sup>. Quant au terme d' "image" utilisé par Yourcenar, il corrobore celui de "figuration" que j'employais en commençant – on s'en souvient peut-être aussi. Jeanne symbolise, parce qu'elle l'incarne concrètement, j'allais répéter "par un besoin inné, [...] un souci passionné", un tout autre type de sacrifice que celui auquel Fernande a été conduite par le hasard. – Mais "il ne faut jamais dire le hasard, mon enfant, dites toujours la Providence"<sup>[21]</sup>. Fernande se résigne à son destin comme elle s'est résignée à vivre, tel à l'époque romantique l'ange tombé, tel l' "enfant d'Eve [...] gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes" <sup>[22]</sup>. Jeanne se sacrifie "les yeux ouverts" ou si complaisamment mi-clos que l'acceptation, et non plus la résignation, semble hors de doute. Jeanne, écrit encore son hagiographe, "n'est ni dévergondée, ni nymphomane. Cette ardente douceur, ce tendre désir de satisfaire l'autre en se satisfaisant soi-même en font preuve" (Q.E., p. 130). Même si, au fil des offenses, Egon représente de plus en plus pour elle l'homme des

---

[20] "Jeanne de Reval dans *Alexis* et dans *Quoi ? L'Eternité*", colloque *Roman, histoire et mythe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Anvers, mai 1990.

[21] Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 2, 1, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, éd. Henri Martineau, p. 444.

[22] Expression justement célèbre du célèbre *Salve regina*.

douleurs, [...] terme qui paraîtrait sacrilège à ses amis catholiques” (p.175), n’a-t-elle pas fait initialement le choix inverse de Fernande, c’est-à-dire “décidé d’avance de ne pas souffrir” (p. 114) ? D’une certaine façon, et pour reprendre les expressions mêmes de la Diotime du *Banquet* de Platon, cette beauté “praxitélienne” (p. 116) a opté pour la “beauté éternelle, qui ne connaît ni la naissance ni la mort [...] ; qui, au contraire, existe en elle-même et pour elle-même” ; ce qui, selon elle définit la vie qui vaut “la peine d’être vécue” [23].

Reste pour nous une interrogation majeure : d’où Yourcenar tire-t-elle les éléments qui lui ont servi à sacraliser Jeanne ? “On ne connaît bien deux êtres ainsi liés que si l’on a d’eux les confidences du lit” écrit-elle dans *Souvenirs pieux* (p. 20) à propos de ses parents. A quoi fait écho, précisément, une phrase de *Quoi ? L’Éternité* : “Michel d’un côté et Jeanne de l’autre ont toujours gardé un silence de bonne compagnie sur la nature de leurs rapports” (p. 122). C’est d’ailleurs dans le même paragraphe, ô ironie, qu’elle dit ne pas s’imaginer Michel en “amant platonique”. Sa représentation de Jeanne dans ce rôle de Diotime ne se fonde que sur des “indices”, que sur des “bribes de faits crus connus” – autre expression de *Souvenirs pieux* (p. 12). Telle scène de la vie de Jeanne “n’a pas été racontée à Michel” (Q.E., p. 162) ; telle autre lui a été tue “par loyauté”, est-il dit plus loin (p. 170) ; de telle histoire enfin, il est avancé “que Michel, à ce qu’il semble, ne [la] sut jamais” (p. 186). Ces notations, certes, honorent leur auteur, de même que celle où Yourcenar évoque, encore dans *Souvenirs pieux* ces restes de documents “que notre avidité de savoir pressure au-delà de ce qu’ils peuvent donner” (p. 12)[24]. Il n’empêche. “Jeanne savait que la vérité seule est belle”, enseignait à sa fille Michel, cette fois platonicien (Q.E., p. 253). C’est à travers les paroles de Michel-Socrate que les faits et gestes de Jeanne-Diotime “exaltèrent” Yourcenar. Et le lecteur, perplexe, de se demander , après le Québécois Pierre Perrault : “Comment l’image agit-elle ? Où trouve-t-elle sa force ? Il n’y a pas d’image sans culte. Il n’y a pas de culte sans image”. Comme il l’écrit encore : “Dans la mer du rêve toutes les directions sont dorées. En vérité on sublime l’inexplicable. Celui qui

---

[23] Platon, *le Banquet*, traduction et notes par E. Chambry, G.F., 1964, pp. 72-73. “Je lisais ardemment Platon”, écrit Yourcenar (Q.E., p. 290). On aura noté qu’une de ces expressions trouve un écho dans l’ordinaire de la messe “*per ipsum et cum ipso et in ipso* [...]”, prière d’action de grâces.

[24] De même *Quoi ? L’Éternité* parle, p. 81, de “ces quelques informations, pressurées jusqu’à la dernière goutte de suc[...]”.

fréquente le sacré devient sacerdotal”. [25] Est-ce pourquoi Yourcenar accordait, dans *Souvenirs pieux* : “A ma manière, je suis entrée en religion” (p. 44) ?

A une conception “rigoriste” (S.P., p. 132) de la vie, personnifiée par Fernande, après Fraülein, Yourcenar, comme son père, a constamment préféré “le génie vénusien” (A.N., p. 320) qu’incarnent d’autres femmes, et principalement cette Jeanne en qui lui et elle ont senti “comme devant les très grands moments de la sculpture grecque [...] par delà l’équilibre des proportions et la perfection des formes, je ne sais quoi qui est le divin dans l’être” (Q.E., p. 156). Un je ne sais quoi autrement dit, 80 pages plus loin, “quelque chose d’à la fois abstrait et divinement charnel” (p. 234). La pieuse Fernande, “comme un esprit des cieux sur la terre exilé”<sup>[26]</sup> ne saurait inspirer le même enthousiasme que la femme sacrée par qui

on ne peut, à l’heure où les sens sont en feu,  
Etreindre la beauté sans croire embrasser Dieu <sup>[27]</sup>.

De façon hautement symbolique, Yourcenar intitule la partie où est évoqué le bonheur de Michel avec Jeanne “Le Trépied d’or”. C’est par Jeanne, via Michel, qu’elle a d’abord éprouvé “le sentiment de l’immense invisible et de l’immense incompréhensible qui nous entoure” ; Jeanne qui s’est sentie *in fine* “idolâtrée plus qu’aimée” par Michel (Q.E., p.196). Ce qui pourrait peut-être aussi valoir pour leur fille ? De façon non moins significative, le troisième mouvement de la symphonie familiale de Yourcenar demeure inachevé. Mais quoi ? L’éternité aussi peut-elle jamais prendre fin ?

---

[25] Pierre PERRAULT, “Réflexions impertinentes sur la création cinématographique”, *Essays on Quebec cinema*, Michigan State University Press, East Lansing, 1991, pp. 52 et 54.

[26] Nerval, *Poésies diverses*, “Une femme est l’amour”, 1855, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, c. 1952, éd. Albert Béguin et Jean Richer, p. 71.

[27] Hugo, *La Légende des siècles*, “Le Sacre de la femme”, v. 155-156.

